

## LA LUTTE SÉNÉGALAISE ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ : DANS QUELLE LANGUE ÇA PARLE MAINTENANT ?

**Papa Alioune Sow**  
IEF Tivaouane - Sénégal

Le présent article se propose d'apporter une contribution à l'analyse des particularités lexicales découlant du plurilinguisme sénégalais et perçu à travers le prisme de la lutte sénégalaise. Ce phénomène à la fois socioculturel et sportif se déroule généralement dans les grands centres urbains du pays ; il se caractérise par des pratiques langagières spécifiques à cet univers. En effet, l'usage de mots ou expressions tels que *actionner*, *faire son bakk*, *conditionner*... constituent autant de faits de langue observables résultant de la coexistence du français et du wolof, langues sans cesse retravaillées pour donner de nouvelles unités lexicales caractéristiques d'un paysage sociolinguistique en plein dynamisme. Leurs indices syntaxiques et compositionnels révèlent ainsi « deux manières de parler, deux styles, deux “langues”, deux perspectives sémantiques et sociologiques » (Bakhtine 1978 : 125-126) qui se mélangent au gré des besoins communicatifs des locuteurs.

Sport traditionnel par excellence, la lutte jouit d'un très grand prestige au Sénégal. Considérée comme une pratique purement culturelle autrefois, ce divertissement intervenait après une récolte abondante chez les paysans qui y trouvaient un moyen d'exhiber leurs qualités morales et physiques. La lutte sénégalaise, dans sa version traditionnelle, se déroulait sous la forme de tournois qui mettaient aux prises les meilleurs combattants d'un même village ou de villages voisins. Aujourd'hui encore, à l'issue des joutes, un champion est désigné, qui inspirera le respect de tous et de chacun. La lutte traditionnelle ou lutte libre « est désignée par le terme de *mbapatt*. Ce vocable commun aux Sereer et aux Wolof est dérivé du mot *mbap*, qui renvoie à l'image de quelqu'un qui est assis à même le sol » (Faye 2002 : 312).

Mais aujourd'hui, la *lutte avec frappe*<sup>1</sup> a pris le pas sur celle dite traditionnelle et a tendance à se moderniser aussi bien dans son mode de fonctionnement que dans le dispositif socio-langagier qui semble relever d'un double ancrage culturel. Les changements lexicaux de l'univers de la lutte sénégalaise sont ainsi à l'origine d'une intense productivité/créativité<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est la formule consacrée employée par les adeptes pour évoquer la lutte telle qu'elle est pratiquée sous sa forme moderne.

<sup>2</sup> Dans ma thèse de doctorat consacrée au français des footballeurs sénégalais (Sow 2013 : 321), je rappelais que la notion de créativité lexicale n'excluait pas celle de productivité. C'est pour cette raison que je prends en compte les deux procédés dans l'analyse de particularités lexicales du français au Sénégal. À propos de ces concepts, je retiens la distinction (qui me semble assez consensuelle) faite par Jaap Van Marle (1985) qui estime que la productivité lexicale recourt aux moyens formels de construction mis en place par et pour la langue alors que la créativité s'en affranchit. La première relève ainsi du quantitatif alors que la deuxième, elle, tient davantage du qualitatif.

Cette étude se propose donc d'examiner le mode de fonctionnement d'usages linguistiques et discursifs dans le milieu de la lutte mais aussi leurs répercussions au plan socio-sportif. Pour y parvenir, j'ai élaboré un plan en deux parties : la première fera une brève présentation de ce phénomène socioculturel perçu dans sa dimension symbolique ; la deuxième procédera à l'analyse d'unités lexicales nouvelles qui seront étudiées sous l'angle des modifications qui affectent le champ référentiel des items et de leurs incidences au plan social. Cette analyse prendra en compte l'environnement linguistique singulier au sein duquel le contact français/wolof semble reposer sur une vernacularité partagée mais aussi sur une double compétence des locuteurs.

## 1. La lutte sénégalaise, un vecteur identitaire

### 1.1. La dimension rituelle et symbolique de la lutte sénégalaise

La pratique de la lutte sous sa forme traditionnelle au Sénégal remonte à plusieurs siècles ; elle est régie par un certain nombre de codes socioculturels perceptibles à travers les formes de stéréotypes qui en constituent l'essence. En effet, tout un protocole est mis en branle avant, pendant et après un combat de lutte.

L'accoutrement du lutteur en lui-même constitue un puissant référent identitaire qui révèle son appartenance : il présente ainsi des différences selon les ethnies. En général, il est constitué d'un pagne traditionnel noué autour de la taille et passé entre les jambes. « Le lutteur attitré porte également des jambières faites notamment de cauris, de morceaux de peaux de certains animaux, de bouts de bois [...] fixés à de solides fils de cotons noués à plusieurs endroits. » (Ndiaye 1996 : 120). Cependant, au-delà de l'aspect esthétique<sup>3</sup> de cet accoutrement, ces éléments sont censés protéger le lutteur contre le mauvais sort.

Avant chaque combat de lutte, les protagonistes se livrent à un véritable rituel mystique et psychologique. Dans l'imaginaire collectif des amateurs de lutte, ce rituel, appelé *mystique*, regroupe l'ensemble des pratiques magico-religieuses. Cette préparation mystique est déterminante puisque « les gestes et les objets incorporés ont des fonctions de blindage, de protection, de renforcement et d'intimidation de l'adversaire, leur valeur est performative. » (Chevé *et al.* 2012 : 77) Le mot *mystique* fait l'objet d'un rétrécissement de sens dans la mesure où cette « unité lexicale voit son champ référentiel restreint à une partie des référents auxquels elle renvoyait dans un premier temps » (Sow 2013 : 262). On notera le changement de catégorie grammaticale qui fait passer le terme de la classe des adjectifs qualificatifs à celle des substantifs<sup>4</sup>. Le *mystique* reprend ainsi, dans les interactions verbales, les mots

<sup>3</sup> L'accoutrement des lutteurs, dans sa forme moderne, inspire de nouvelles danses et surtout une nouvelle tendance à la nomination. L'actuel « roi des arènes », Serigne Dia, plus connu sous le sobriquet de Bombardier, arbore, par exemple, une tenue légère sur laquelle est dessiné un B52, arme de guerre dont il porte aussi le nom. Sa chorégraphie repose, en partie, sur un échange fictif de coups de poings et de tirs en direction d'un adversaire tout aussi imaginaire comme pour justifier le choix porté sur les surnoms.

<sup>4</sup> Ce procédé, appelé hypostase, est une pratique assez récurrente dans les pratiques langagières et discursives au Sénégal.

wolofs *khon/xō*/et *khondiom/xōjom*/dont on retrouve d'autres variantes dans *kheureum/xērēm*/(ou « magie ») et *khrom/xorom*/(qui signifie « sel »).

Dans ses travaux consacrés à la *copropriété linguistique en francophonie*, Moussa Daff relève que le vocable wolof *khon* provient de la troncation grammaticale du mot *khondiom*, « pratique magique ou objet destiné à porter bonheur ou malheur ». Il aurait d'ailleurs donné, par dérivation hybride, les mots *khondiomeur* (« celui qui s'adonne à de telles pratiques »), *khondiomer* (« action de s'adonner à ces pratiques ») (Daff 1998).

Un combat de lutte perdrait assurément de sa substance sans ce cérémonial que constitue le rituel du *khon*. Force est de reconnaître néanmoins que cette pratique n'est pas l'apanage de l'univers de la lutte ; d'autres sports y ont également recours. Cela révèle que de telles coutumes, qui émanent de croyances animistes séculaires, sont des faits sociaux bien ancrés dans les pratiques et sont loin de se cantonner à un rôle de simple folklore.

Notons que la dorso-vélaire/x/wolof de *xō, xōjom, xorom, xērēm* « se réalise en situation de gémination comme occlusive avec fermeture de la cavité buccale par application du dos de la langue sur la partie vélaire » (Diagne 1971 : 29). Cette consonne est inexistante en français mais elle présente une contiguïté phonétique avec le/r/qu'on entend dans un usage standardisé. Ce son existe en espagnol dans *jota* (Diouf et Yaguello 2000 : 12) et est attesté dans un grand nombre de corpus à l'oral comme à l'écrit dans l'univers de la lutte.

Le rituel d'avant-combat se décline également sous la forme de paroles incantatoires et de chants de bravoure déclamés pour galvaniser les lutteurs. Ces louanges (*bakk* en wolof) chantent les prouesses passées et présentes des lutteurs et peuvent constituer des stratagèmes destinés à intimider l'adversaire tout comme elles aident à acquérir la victoire. Le terme *bakk* (« louange/louer ») est généralement employé sous la forme d'un emprunt linguistique dans un texte essentiellement en français.

## 1.2. Nomination et construction identitaire

La nomination semble constituer un véritable marqueur identitaire dans le milieu de la lutte telle qu'elle est pratiquée actuellement au Sénégal. En effet, l'analyse onomastique de certaines appellations d'écuries<sup>5</sup> a permis, d'une certaine façon, de comprendre la manière dont les logiques identitaires se traduisent en actes dans cet univers.

Les noms d'écuries ou d'écoles de lutte dont nous procéderons à l'analyse dans cet article, résultent d'un processus identitaire qui se manifeste à travers leur hybridité morphologique. Il s'agit de procédés langagiers complexes qui se singularisent par l'imbrication de segments de discours appartenant au wolof ou au français. L'hybridation résulte donc de la coexistence de deux ou plusieurs systèmes

---

<sup>5</sup> À l'instar des équipes de football, les écuries (ou écoles de lutte) réunissent en leur sein les lutteurs qui y adhèrent parce que partageant un idéal de vie commun. L'appartenance à un même quartier ou à un même village reste très déterminante dans la formation de ces groupes qui transcendent parfois les enjeux financiers pour incarner et donner corps à des sentiments collectifs.

linguistiques à l'intérieur d'une même unité linguistique ou d'un même segment de discours :

L'hybridation revient à réaliser l'union de deux séquences qui présentent à la fois des sous-chaînes communes et des sous-chaînes différentielles, à la seule condition que leurs « ordres des mots » soient compatibles, et sans égard à leurs structures syntaxiques respectives. (Berrendonner 1997 : 81-82)

L'hybridation reste donc assujettie aux conditions de production des discours<sup>6</sup> qui font que « les locuteurs choisissent un nom, en créent, se positionnent socialement, discursivement » (Canut 2001 : 456). La nomination permettrait ainsi de construire le groupe d'autant plus que donner un nom résulte d'un processus constructiviste, selon Cécile Canut. Cela consiste, par ailleurs, à faire exister une réalité qui ne l'était pas auparavant.

Pour Claude Levi-Strauss, la nomination est un désir de s'identifier, de marquer une appartenance à un groupe social, à un système culturel donné (Levi-Strauss, 1962 : 218). C'est ce qu'on constate dans le choix des noms généralement attribués à la plupart des écuries ou autres écoles de lutte par les leaders, appellations partagées tous les lutteurs du groupe ainsi que par les supporters. Examinons ainsi certaines appellations dont l'onomastique transcende la simple dénomination pour révéler le protocole identitaire et homogénéisant dont résulte leur mode d'élaboration.

La dénomination des écuries ou écoles de lutte est la suivante.

L'écurie *bul faale* a été créée à Pikine (une banlieue située au nord de Dakar) par le champion de lutte Mohamed Ndao, plus connu sous le nom de Tyson (le célèbre boxeur américain). Le syntagme verbal wolof *bul faale*<sup>7</sup> signifie littéralement « ne pas s'en occuper » ; l'expression a été popularisée par le groupe de rap *Positive Black Soul*<sup>8</sup> en 1995 et reposait sur une idée de résistance à l'ordre préétabli. Il s'agissait, pour les rappeurs, de chanter un hymne en direction de la jeunesse sénégalaise qu'ils exhortaient à se prendre en charge et à faire fi des commérages. Cet appel à la liberté d'entreprendre sans rien attendre de l'autre a été repris par le lutteur Tyson qui est à l'origine de la grande révolution que connaît la lutte sénégalaise aujourd'hui. En effet, il a fait de ce sport un « business » comme il aime à le dire. Il a fait monter les cachets et offert l'opportunité aux jeunes issus de banlieues défavorisées de se former dans ce sport qui attire de plus en plus d'adhérents. L'esprit *bul faale* qui caractérise les lutteurs de cette écurie transparaît dans leur attitude qui diffère nettement de ce qu'on avait l'habitude d'observer dans

<sup>6</sup> Parlant des conditions de production du discours, François Rastier cite Michel Pêcheux qui, dans sa volonté de stipuler « les éléments structurants des conditions de production du discours », affirme : « il existe dans les mécanismes de toute formation sociale des règles de projection établissant les rapports entre les situations (objectivement définissables) et les positions (représentations de ces situations). » (Pêcheux 1990 : 118).

<sup>7</sup> J'ai conservé la graphie wolof puisque ce syntagme se retrouve, à l'écrit sous de nombreuses autres formes.

<sup>8</sup> Parlant de la popularité incontestable de ce groupe de rap chez les jeunes Sénégalais, Jean-François Havard soutient que le *bul faale*, chanson au slogan fédérateur de toute une génération en quête d'émancipation, s'est trouvé de nouvelles figures, y compris au sein du mouvement rap qui, en se développant, a affirmé ses spécificités et ses capacités d'innovation.

le milieu (les accoutrements deviennent plus modernes et s'inspirent de modèles occidentaux, les chorégraphies se renouvellent, l'aspect financier prend le pas sur les considérations d'ordre socioculturel, etc.)

Dans la dénomination de l'écurie *Gëm sa bopp*, le syntagme verbal wolof *gëm sa bopp* (lire *gueume sa boppe*) peut être rendu par la locution verbale *croire en soi*. Son leader, Baye Mandione, est l'un des lutteurs les plus fougueux de l'univers de la lutte sénégalaise. Il a fourbi ses armes dans la grande écurie de Thiaroye-sur-mer<sup>9</sup> ; ses nombreux revers lui ont valu des critiques acerbes qui l'ont poussé à créer sa propre écurie. C'est ce qui explique le choix porté sur le nom *gëm sa bopp*.

D'autres formes de désignations d'écuries qui s'intègrent également dans des énoncés français et procédant du même mode de fonctionnement sont relevées dans le milieu de la lutte. C'est le cas de l'écurie *sakku xam-xam*<sup>10</sup> (« s'instruire ») qui a été créée par un ancien lutteur, Birahim Ndiaye, afin d'aider les jeunes lutteurs à acquérir les fondamentaux de la discipline. L'écurie *lebu gi* (lire *lébou gui*), dont la tête de file, Amanekh, est membre de la communauté ethnique léboue, un groupe vivant principalement dans la région de Dakar. Baboye, plus connu sous le nom de Balla Bèye 2, a également donné le nom de son ethnie d'appartenance à son écurie. En effet, l'écurie *haal pulaar* (« ceux qui parlent la langue des Peuls ») est censée représenter une des ethnies du Sénégal répartie au nord du Sénégal...

Un autre mode de nomination qui a cours dans le milieu de la lutte repose sur des dérivés formés à partir de toponymes : Pikinois et Thiaroyois désignent, par exemple, les lutteurs des villes de Pikine et Thiaroye<sup>11</sup>. Ce procédé montre ainsi à quel point « les anthroponymes, de même que les autres appellations collectives comme les toponymes, supposent une faculté de classer » (Becker et Faye 1991).

Les noms de compétition dont s'affublent les lutteurs recourent généralement à la mise en apposition :

- *Bombardier, le B52 de Mbour* est l'actuel détenteur du trophée des champions ; il vient de la Petite Côte (nom donné à la ville de Mbour).
- *Balla Gaye 2, le lion de Guédiawaye* désigne l'un des champions les plus populaires de la banlieue dakaroise.
- *Yékini, l'enfant de Bassoul* est resté invaincu pendant de nombreuses années. Bassoul est le nom du village dont il est originaire.
- *Lac de Guiers 2, le puncheur du Walo* est l'actuel porte-étendard de la zone nord du pays communément appelée le Walo.
- *Gris bordeaux, le Tigre de Fass* : le titre *Tigre de Fass* est porté par le ténor de l'écurie de Fass (un des quartiers les plus populaires de Dakar).
- *Tapha Tine, le lion du Baol* représente la zone centre du pays, historiquement appelé Baol, ancien royaume issu de l'éclatement de l'empire du Djolof.

<sup>9</sup> Thiaroye est le nom d'une ville située dans la banlieue nord de la capitale, Dakar. Elle est subdivisée en deux grandes cités : Thiaroye-sur-mer (zone des pêcheurs) et Thiaroye-gare.

<sup>10</sup> La forme verbale *sakku* peut renvoyer à l'action « d'aller à la quête » (en parlant de quelque chose de difficilement accessible). Le substantif *xam-xam* signifie « savoir » ou « connaissance » ; il procède d'une réduplication totale, répétition ou redoublement « d'unités significatives généralement à des fins lexicales. Divers types ou cas de réduplication lexicale se présentent en wolof ; les plus nets et les plus nombreux produisant des noms » (Dialo 1995).

<sup>11</sup> Ce mode de désignation n'est, cependant, pas exclusif à l'univers de la lutte sénégalaise.

En définitive, on constate que les noms d'écuries sont essentiellement composés de termes wolofs qui ne sont pas nécessairement en rapport avec le champ lexical de la lutte. Par contre, les éléments techniques ainsi que l'art guerrier semblent puiser dans le lexique français (termes employés seuls ou sous formes de locutions avec des items en wolof). En tout état de cause, ces formes de désignation du groupe apparaissent ainsi comme une réelle opportunité offerte aux adhérents d'exhiber leur appartenance à une certaine organisation sociale et culturelle portée par les individus de la communauté.

Dans tous les cas, le choix de langues dans les interactions semble symptomatique d'une forme d'assumation d'un bilinguisme compris comme l'emploi alternatif de deux systèmes linguistiques par un même sujet.

## **2. De la modification du champ référentiel comme moyen d'enrichissement lexical**

Les pratiques langagières relevées dans l'univers de la lutte sénégalaise résultent de la coexistence du français, langue officielle, et du wolof, langue véhiculaire au Sénégal. Puisqu'il « n'est pas de langue que ses locuteurs ne manient [...] sous des formes diversifiées » (Gadet 2007 : 13), les locuteurs qui pratiquent au quotidien la lutte avec frappe semblent soumis à la loi presque naturelle de l'enrichissement du lexique.

Les unités linguistiques nouvellement créées procèdent donc d'une volonté de nommer des réalités jusque-là inexistantes dans cet univers (techniques de lutte, nouvelles méthodes d'entraînement, modifications apportées à l'organisation, etc.) Je me propose de les analyser sous l'angle des modifications qui affectent leur champ référentiel.

### **2.1. La dérivation dénominative**

Au rang des procédés de création lexicale dont dispose le locuteur de l'univers de la lutte figurent en bonne place les dérivés de noms qui leur permettent une productivité illimitée. La dérivation dénominative s'opère par suffixation et peut affecter aussi bien le nom que le verbe<sup>12</sup>. À partir de là, peu importe « que le radical auquel se combine l'affixe de dérivation soit d'origine française ou africaine » (Dumont 1983 : 178). L'usage des dénominatifs constitue ainsi une réponse aux besoins communicatifs des locuteurs.

- Le verbe *actionner* est un néologisme de forme qui peut intégrer la catégorie des termes qui ont fait l'objet d'un rétrécissement de son champ de référence ; lequel rétrécissement est induit par le régime désormais intransitif du verbe. Dans un usage standard, *actionner* est transitif et admet donc un complément d'objet. Il est employé, dans le milieu de la lutte, pour signifier le « fait de tenter une action », généralement rapide au cours d'un combat de lutte. Nous en retrouvons des illustrations dans les séquences suivantes :

---

<sup>12</sup> C'est par analogie avec les déverbatifs (dérivés de verbes) et les délocutifs (verbes dérivés de locutions) qu'Émile Benveniste appelle les dénominatifs qui sont des dérivés de noms (Cf. Anscombe 1994 : 71).

(1) Modou Lô, c'est la puissance à l'état pur [...] S'il attaque son adversaire, il est intenable. Comme un lion en furie, l'enfant de Ndiaye Lô s'éclate quand il *actionne*. (Abdou Latif Ndiaye, *La Voix Plus*, 5/01/2010)

(2) Boy Bambara, ancien entraîneur national de lutte : « Balla Gaye II n'a jamais reculé ». C'est un lutteur qui, depuis ses débuts, a montré beaucoup de fougue et de courage. Ce qui me plaît chez lui, c'est le fait qu'il ne recule jamais. Tout ce qu'il entreprend de faire face à un adversaire, il le fait. Il n'a jamais reculé. Son combat ne dure jamais. Il *actionne* et attaque sans ménagements. (Oumar Diarra, *Africa Top Sports*, 22/05/2013)

- *Actionner* a donné naissance, par affixation, au verbe *réactionner* qui s'emploie pour exprimer le fait de contrer une offensive comme dans « il m'a attaqué et j'ai *réactionné* ».

- Nous retrouvons le même procédé avec le verbe *rotationner* qui peut être rendu par le geste technique qui consiste, chez un lutteur, à décrire une rotation comme l'illustre la séquence ci-après :

(3) Le premier choc de lutte avec frappe aura lieu le dimanche 21 décembre ; ça craint pour Diène Kaïré de l'école de lutte Soubédioune. Il est très teigneux mais il devra faire attention à Boy Baol de l'Olympique de Ngor qui maîtrise à merveille l'art de *rotationner*. Cette affiche est à ne manquer sous aucun prétexte. (Diokel, [www.arenabi.com](http://www.arenabi.com), 10/12/2011)

Ce néologisme morphologique, essentiellement attesté dans des productions orales, est, cependant, très usité dans le domaine du photomontage pour traduire l'action de pivoter une image ou une vidéo.

- *Conditionner* est un dénominatif employé généralement par les lutteurs eux-mêmes pour évoquer l'état physique dans lequel ils se trouvent ; cet état est plutôt positif. Un usage standard l'utilise de manière transitive alors que les locuteurs de la lutte l'emploient intransitivement dans une phrase généralement déclinée en wolof. Ainsi, *man dama conditionner* (littéralement, « moi, je conditionne ») peut être traduit par « je suis dans de bonnes conditions physiques ».

- *Coffrer* est un terme qu'on relève dans le lexique des ouvriers qui l'utilisent lorsqu'ils procèdent à la pose d'un coffrage ; son régime grammatical est transitif. Il est synonyme de *conditionner* puisqu'il évoque la bonne condition physique qui caractérise un lutteur. Le verbe *coffrer* permet de faire l'économie grammaticale de la périphrase verbale « avoir un bon coffre physique »<sup>13</sup>. Les productions suivantes écrites que nous avons recueillies ne comportent que le terme *coffre*, troncature de la forme composée *coffre physique* :

(4) Je fais du physique en attendant, parce que ce qui fait la force d'un lutteur dans un combat, c'est le *coffre*, la condition physique. Je me réveille chaque matin pour m'entraîner. Sauf aujourd'hui, je ne suis pas allé m'entraîner parce que j'ai veillé chez mon marabout à Bopp, un quartier de Dakar [...]. (Saloum Saloum, *L'Office*, 14/08/2012)

(5) Je lui ai dit : « [...] tu n'as pas de *coffre*. J'ai l'impression que tu te fatigues très vite ». Il m'a répondu : « C'est toi le champion ». Ensuite, je lui ai suggéré de m'inviter à son mariage. Il m'a répondu : « Après ma victoire, je vais y penser ». À ce moment, j'ai senti que sa respiration s'accélérait à un rythme saccadé. (Gouy Gui, [www.senxibar.com](http://www.senxibar.com), 29/5/2012)

<sup>13</sup> Cet usage n'est pas exclusif au domaine de la lutte sénégalaise.

- *Décoffrer* s'emploie pour « faire chuter la bonne condition physique », volontairement ou pas. Cette acception peut s'expliquer par les nouvelles méthodes d'entraînement qui ont cours dans le milieu sportif en général. La prise d'anabolisants est une pratique très courante chez les lutteurs qui en absorbent pour accroître ou diminuer leur masse musculaire selon le gabarit de l'adversaire du moment.

- La forme verbale *muter* conserve son régime transitif mais voit son champ référentiel significativement modifié puisqu'elle s'emploie pour évoquer une technique spécifique de lutte qui consiste à prendre l'adversaire par la taille et à le projeter avec finesse du côté opposé.

- *Crocheter* est un geste technique très prisé des amateurs de lutte ; l'action consiste à faire tomber l'adversaire au sol en lui glissant entre les jambes, soit son pied, soit sa jambe. L'usage standard emploierait le *croche-pied* ou le *croc-en-jambe*.

Dans la lutte avec frappe, les coups de poing constituent une ouverture pour opérer une prise de l'adversaire. Cependant, il arrive que deux lutteurs se livrent à une véritable séance de pugilat : lorsqu'un des protagonistes retourne un coup de poing à son vis-à-vis, on dit qu'il *remise*. *Remiser* signifie donc « rendre un coup » au combattant qui a déclenché les hostilités.

## 2.2. Les locutions verbales

On retrouve dans les productions orales des locutions verbales très usuelles dans l'univers de la lutte sénégalaise : « en plus du caractère assez singulier de leur formation, ces verbes se distinguent par une autre particularité qui réside dans l'intention communicative du locuteur. » (Sow 2013 : 207) Elles sont souvent composées d'un verbe français auquel on adjoint une ou plusieurs unités linguistiques du wolof. Nous en présentons quelques illustrations.

- *KOter* : ce qui fait la particularité de la « lutte avec frappe » au Sénégal, c'est qu'elle autorise les lutteurs à se donner des coups de poing au visage et au corps comme à la boxe. Il arrive qu'un lutteur soit mis KO (knock out) par son adversaire : on dira simplement que ce dernier l'a *KOté*. Le syntagme verbal est obtenu par dérivation ; le suffixe étant formé d'une désinence verbale.

- *Aller voir Ardo* est une locution verbale à l'usage très courant dans les interactions qu'on recueille dans le domaine de la « lutte avec frappe ». La violence des coups entraîne souvent l'intervention du médecin attitré du CNG<sup>14</sup>, Abdourahmane Dia, plus connu sous le pseudonyme d'Ardo. Le médecin avoue d'ailleurs que l'intégration de ce nom dans le vocabulaire de la lutte lui fait beaucoup plaisir<sup>15</sup>. Il faut reconnaître le fait qu'un lutteur consulte Ardo au cours d'un combat de lutte est considéré comme un véritable camouflet au point qu'on peut être défait au cours d'une confrontation et se réjouir d'avoir poussé son adversaire à se rendre chez Ardo. La tournure est d'ailleurs reprise dans d'autres milieux tels ceux de la musique et du théâtre, entre autres.

<sup>14</sup> Le CNG est l'acronyme de Comité national de gestion de la lutte.

<sup>15</sup> C'était au cours de l'émission sur la lutte *Roffo* (TFM, 1<sup>er</sup> août 2013).

- L'expression *teg chaise* est une prise technique qui consiste à saisir son adversaire par le *ngimb* (pagne noué autour des reins) et à le poser sur sa cuisse avant de le terrasser. La chute renvoie à l'image de quelqu'un qu'on oblige à s'asseoir sur une chaise imaginaire avant de lui dicter sa loi. La locution se caractérise par son hybridité morphologique puisqu'elle associe le verbe wolof *teg* ou *tegal* (*poser*) au substantif français *chaise*. Son emploi peut se justifier par le fait que pareilles unités terminologiques « resteraient cependant incompréhensibles sans un détour par la vision "africaine" du monde » (Tolli & al. 2001 : 19). À la beauté de la prise s'ajoute un rapport de force évident à l'avantage du lutteur qui aura réussi une telle prise.

- *Faire son bakk*<sup>16</sup> est la locution verbale employée pour évoquer l'ensemble des pratiques autour des chants et danses d'avant-combat.

## Conclusion

En prenant le parti d'analyser les observables de l'univers de la lutte sénégalaise sous l'angle des modifications du champ référentiel de certains termes, je postule par la même occasion l'existence de pratiques langagières et discursives singulières qui découlent du contact entre le français et le wolof. L'évocation de réalités nouvelles reste ainsi fortement tributaire de « l'activation plus ou moins simultanée des deux systèmes linguistiques » (Lüdi 1995 : 152) face aux enjeux du moment.

Pour mieux appréhender les conventions (socio-linguistiques) par lesquelles les locuteurs du milieu de la lutte enrichissent leur « langue » de nouveaux items, la présentation de ce phénomène socioculturel me semble intéressante dans la perspective d'une analyse des faits de langue qu'on y observe. C'est à cela que s'est attelée la première partie de cet article qui a fait ressortir la dimension symbolique de lutte qui est passée d'un simple divertissement traditionnel à un sport à enjeux au Sénégal, notamment à Dakar, la plus grande métropole.

Les unités linguistiques nouvelles ainsi produites contribuent à enrichir de manière considérable le lexique de cet univers sportif qui est écartelé principalement entre deux langues : l'une importée parce qu'imposée par l'histoire coloniale et l'autre véhiculaire puisque dominant les transactions quotidiennes. La présence simultanée (mais nécessaire) de ces langues impactent irrémédiablement les interactions. En tant que pratique sociale partagée, la « langue » de la lutte sénégalaise « avec frappe », à travers les types de discours qu'elle génère, fait l'objet d'une réappropriation de ses acteurs qui cherchent à en adapter certains processus aux réalités socioculturelles. C'est ce qui justifie l'analyse que nous avons faite sur les néologismes dans la deuxième partie, preuve au besoin qu'une langue « enrichit continuellement son lexique afin de répondre aux exigences de l'évolution du monde » (Mejri 1990 : 11).

L'évolution que connaît la lutte aujourd'hui a donc fortement impacté la dynamique variationnelle de la langue puisque les discours des locuteurs sont empreints des marques du contexte socioculturel dans lequel se déroulent les interactions.

---

<sup>16</sup> Pour les détails concernant le mot *bakk*, cf. 1.1.

### Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-C. (1979). « Délocutivité benvénistienne, délocutivité généralisée et performativité », in *Langue française* n° 42, pp. 69-84.
- BAKHTINE, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, É. (1966). « Formes nouvelles de la composition nominale (du français) », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n° 61, fasc. 1, pp. 82-95.
- BERRENDONNER, A. (1997). « Pléonasmes syntaxiques : dédoublement ou hybridation ? », in *Langue française* n° 115, pp. 75-87.
- CALVET, L.-J. (2010). *Histoire du français en Afrique. Une langue en copropriété ?*. Paris, Éditions Écriture.
- CANUT, C. (2001). « À la frontière des langues : figures de la démarcation », in *Cahiers d'Études africaines*, n° 163-164, pp. 443-463. Version électronique mise en ligne le 31 mai 2005. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/104>. Article consulté le 21/10/2009.
- CHEVE, D. ; BARTHÉLÉMY, M. ; SECK, D. (2012). « Corps en lutte à Dakar entre tradition et modernité : une approche anthropo-bio-culturelle », in *Antropo*, n° 27, pp. 73-79. [www.didac.eh.es/antropo](http://www.didac.eh.es/antropo).
- DAFF, M. (1998). « Le français mésolectal comme expression d'une revendication de copropriété linguistique en francophonie », in *Le Français en Afrique*, n° 12. Nice, ILF – CNRS, pp. 95-104.
- DIAGNE, P. (1971). *Grammaire du wolof moderne*, Présence africaine, Paris.
- DIALO, A. (1995). *Nanu seet làkku wolof*. Dakar, EXCAF.
- DIOP, M. C. (2002). *Le Sénégal contemporain*. Paris, Éditions Khartala, pp. 309-339.
- DIOUF, J.-L. et YAGUELLO M. (2000). *J'apprends le wolof*. Paris, Karthala.
- DUMONT, P. (1983). *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Préface de Léopold Sedar Senghor. Paris, A.C.C.T et Karthala.
- FAYE, O. (2002). « Sport, argent et politique : la lutte libre à Dakar (1800-2000) », in *Le Sénégal contemporain*. Paris, Éditions Khartala, pp. 309-339.
- PECHEUX, M. (1990). *L'inquiétude du discours*. Paris, Éditions des Cendres [éd. Denise Maldidier].
- GADET, F. (2007). *La variation sociale en français*. Gap – Paris, Éd. Ophrys (Collection « L'essentiel français »).
- HAVARD, J.-F. (2001). « Ethos "bul faale" et nouvelles figures de la réussite au Sénégal », in *Figures de la réussite et imaginaires politiques, Politique africaine*, n° 82. Paris, Éditions Karthala, pp. 63-77.
- LEVI-STRAUSS, C. (1962). *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LÜDI, G. (1995). « Parler bilingue et traitements cognitifs », in *Intellectica*, n° 20, pp. 139-159.
- MEJRI, S. (1990). « Néologie et variétés lexicales », in *Visages du français. Variétés lexicales de l'espace francophone*. Paris, AUPELF-UREF, John Libbey, Eurotext, pp. 11-26.
- NDIAYE, R. (1996). « De la lutte traditionnelle chez les Sérères, fondements mythiques, techniques et langages gestuels », in *Peuples du Sénégal*. Paris, Sepia, pp. 109-138.

- SOW, P. A. (2013). *Le français parlé dans le milieu du football au Sénégal, une pratique sociolectale*. Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Paris 13, Villetaneuse.
- TOLLIS, F. et al. (2001). *La locution et la périphrase du lexique à la grammaire*, Actes des Journées d'étude sur la locution organisées à l'université de Pau les 16 et 17 octobre 1998 par le Groupe d'Approches du Langage de Pau. Paris, L'Harmattan.
- VAN, M. J. (1985). *On the paradigmatic dimension of morphological creativity*. Dordrecht, Foris Publications.